

On rencontre parfois des personnages qui influent vivement sur nos rêves, quels que soient les tourments ou les peines qu'ils aient pu endurer. En survivant dans le cœur des hommes à leur propre calvaire, ils se métamorphosent en de véritables devins susceptibles, des siècles et des siècles après leur disparition, de ravager les existences les plus sages.

Le veau de la rue Lepic est de cette espèce.



Maman vient de mourir dans sa cuisine, agenouillée devant une tête de veau qu'elle faisait blanchir pour le dîner.

Je suis seul, dans sa chambre, en train de regarder la télévision et j'ai faim.

J'essaie de lui parler. Pas de réponse.

Je crie.

En respirant le fumet de la sauce ravigote, je pressens qu'il y a quelque chose de changé dans l'air que je respire.

Cette fois c'est fait, il n'y a plus à revenir là-dessus, c'est comme ça, maman n'est plus grand chose, morte dans sa cuisine qui ressemblait au paradis terrestre et me voici tombé d'un coup dans une sorte d'abîme. Je ferais mieux de partir, d'aller dîner au restaurant mais quelque chose me dit de ne pas la laisser avec l'animal, car de ma vie je crois n'avoir rencontré sur terre une tête de veau aussi bizarre.

Un peu comme si la vache qui l'avait porté dans son ventre n'avait qu'ébauché ce qu'il a fallu bouillir et blanchir à petit feu durant des heures et des heures, à force de cuisson, dans une marmite, pour atteindre

cette pâleur sublime, ce degré de beauté surréelle de spectre.

Alors, c'est fini. Pendant que je regardais la télévision, maman a sombré au fil de la cuisson du veau au point qu'elle est devenue muette et, pendant ce temps là, je me suis laissé prendre aux images et aux mots de la télévision. Voilà ce qui est arrivé, et pour mon malheur les mots cachaient un piège mortel.

Et il ne s'en est fallu que de cela.

Requiem.

On ne peut pas perdre sa mère sans pousser au moins une plainte. Je me souviens du cri unique et désespéré d'un enfant algérien à la télévision. Assis à côté de sa mère morte, égorgée dans la poussière, il avait dans son regard tant de désespérance que je ne savais plus s'il regardait la caméra ou si c'était moi qu'il voyait à travers le poste.

Aujourd'hui je suis cet enfant et pour donner un sens à ma soudaine solitude, je dresse la tête du veau au fond d'un plat d'argent, près de la lumière, où il apparaît plus pâle, plus diaphane qu'une figure d'albâtre.

Puis, bien installé en face de l'animal, peu à peu, entre nous dans le silence de la pièce, la conversation s'engage.

– Attention aux mères puantes car elles peuvent se retourner contre ceux qu'elles ont enfantés ! parvient à meugler le veau, mais très vite fatigué de ne pouvoir s'exprimer que par une sorte de balbutiement qui ressemble à un beuglement, l'animal au désespoir, comme vaincu désormais, décide de ne plus desserrer les dents.

– Eh ! le veau, ta mère t'a-t-elle vraiment aimé ?  
Sans doute, lui aussi, a-t-il comme tous ceux de sa fratrie beaucoup aimé sa mère.  
Presque je l'envie.

Le chanoine du Sacré-Cœur est attendu pour le dîner. À cela ne tienne, il bénira maman et je serai moins seul.

La porte à peine franchie, je lui annonce la mort de ma mère. Il dit qu'il a faim, qu'il est pressé parce que dans une heure il doit se rendre au chevet d'une autre mourante.

– Mourir n'est pas une chose terrible, dit le chanoine tandis qu'il psalmodie sa mélopée funèbre. Puis, sans cesser le chant, il se met à pleurer. Il emplît la cuisine de gémissements, chantés douloureusement, lentement, sans fin, tandis qu'il s'est déjà mis à table.

Bénédictité.

En même temps que nous mangeons, je regarde du coin de l'œil maman maintenant étendue sur le parquet, ainsi je parviens une ou deux fois, entre deux coups de fourchette, à surprendre l'espèce de tête de mort vivante qui se substitue lentement à son visage.

Quand on n'a plus rien de soi en soi, quand tout est changé en soi, pourquoi garder le même visage ?

Me retourné-je maintenant vers la tête du veau, hélas ! plus aucun doute, des deux têtes, la plus belle n'est pas celle de ma mère.

Il est probable, évidemment, que si maman n'était pas morte en préparant le veau, je ne serais pas si affirmatif.